

QUE SON SANG RETOMBE SUR NOUS ET SUR NOS ENFANTS!

Mt 27 + Dt 23,6 et Gal 3,13

On peut affirmer sans exagérer que Vendredi Saint est un jour maudit. D'ailleurs Saint Paul n'hésite pas à le dire, la malédiction s'est abattue sur le Christ ce jour-là.

Incontestablement l'arrestation, le procès et l'exécution de Jésus manifestent un échec personnel. C'est la fin tragique de son aventure, une sorte de déni écrasant apporté à son ministère et sa mission. Avec en arrière-plan le silence de Dieu et l'éclipse de sa présence.

Un jour maudit pour Jésus donc. Mais pas seulement pour lui.

Vous l'avez entendu, à cette occasion quelques représentants du propre peuple de Jésus, ses coreligionnaires en somme, prononcent sur eux-mêmes une imprécation qui fait froid dans le dos : Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants !

On sait hélas combien cette imprécation terrible a servi de support à l'accusation absurde de « déicide » portée collectivement contre les Juifs. On a de la peine à mesurer la somme de mépris et d'hostilité séculaires à leur endroit qu'elle a déclenché...

Qu'est-ce qu'une malédiction ? Littéralement, c'est dire du mal. Maudire c'est souhaiter du mal en prenant Dieu à témoin afin que le souhait se réalise. Souhaiter par la parole que le chemin de l'autre finisse en damnation plutôt qu'en salut. L'évangéliste met en scène des juifs qui prononcent sur eux-mêmes une telle malédiction.

Dés lors aux lecteurs attentifs du Nouveau Testament que nous nous efforçons d'être se pose une question redoutable. Comment se dépêtrer de tels textes ? Ne sont-ils pas en totale contradiction avec le message de grâce qui est en principe le coeur de l'annonce chrétienne ? Que faire d'un passage qui maudit ceux sans lesquels nous ne serions pas là aujourd'hui ? Paul ne prévient-il pas, ce n'est pas toi qui porte la racine, mais c'est la racine qui te porte (Rm 11) ? N'est-ce pas aujourd'hui une position intenable, tant au regard d'un passé douloureux que d'un avenir mondialisé, dans lequel les contacts entre les foies et les traditions spirituelles seront de plus en plus nombreux et fréquents ?

Nous n'avons qu'un désir, celui de vivre en paix et de façon conviviale avec les autres. Aussi avons besoin d'une foi sereine, qui ne maudisse personne, mais qui trouve son centre de gravité en elle-même, en Dieu. Une foi qui bénisse, tout simplement. Bénissez, ne maudissez jamais, encore l'apôtre.

C'est pourquoi il est essentiel de déjouer ces machines maudissantes qui affleurent ici et là au fil du texte saint et qui peuvent nous happer comme de rien.

De quelles solutions disposons-nous ? J'en vois trois. Faire la sourde oreille, faire de l'histoire, ou réinterpréter le texte.

Faire la sourde oreille, c'est à dire ignorer les passages qui fâchent. Passer dessus comme chat sur braises. De quels versets parlez-vous ? Après tout, on n'est pas obligé de les lire. On peut faire de résistance passive et refuser de prêter main forte à la malédiction. Ne pas entendre est quelque fois une qualité. C'est déjà bien. Est-ce suffisant ? On peut en douter. Et puis, que vaudrait une Bible expurgée ?

On peut aussi faire de l'histoire, ce qui permet déjà d'y voir plus clair.

A travers ce passage de la passion selon Matthieu parviennent jusqu'à nous les échos d'une querelle très virulente qui s'est déroulée aux premiers temps chrétiens entre partisans et adversaires de la foi nouvelle.

Qui a tué Jésus et pourquoi est-il mort ?

Querelle meurtrière à l'occasion. C'est elle qui aurait provoqué le lynchage d'Etienne selon le livre des Actes. C'est elle qui alimente une attaque extrêmement dure de Paul contre ses anciens frères spirituels dans la première aux Thessaloniens, le plus ancien écrit du Nouveau Testament. Et Matthieu n'est pas en reste : Que son sang retombe sur nos têtes et celle de nos enfants...

Qui a tué Jésus et pourquoi est-il mort ?

Pour l'historien, il paraît établi que Jésus a été dénoncé par quelques prêtres liés au Temple de Jérusalem, en raison probable de son opposition trop virulente et trop ostensible au système du Temple, précisément. Remarquons en passant que quelques prêtres conspirateurs ne forment pas un peuple. En plus ce sont les Romains qui procèdent à l'exécution, après avoir transformé le dossier religieux en charge politique. Pilate a beau s'en laver les mains, la peine capitale demeure une peine romaine.

A quoi on devrait ajouter que Jésus lui-même n'a pas cherché à se soustraire à la tragédie. Il aurait pu s'enfuir et se cacher facilement. Il ne l'a pas fait, comme si d'avance il avait accepté l'idée que son ministère à contre-courant pouvait se révéler fatal pour lui. Un homme prêt à mourir pour ses idées n'est pas simplement une victime, il est aussi, mystérieusement, un acteur.

Mais l'enquête historique s'arrête-là. Impossible de cerner avec plus de précision le procès et les circonstances qui l'ont entouré. Les Evangiles ne sont pas des documents judiciaires. Ce sont des reconstitutions, écrites des années après les faits et tendant à ménager la susceptibilité des autorités impériales de Rome. De ce point de vue, la malédiction de Matthieu est certainement très calculée.

Quoiqu'il en soit, la responsabilité collective n'existe pas en droit, c'est un déni de justice, utilisé surtout par les régimes totalitaires.

Troisième solution, réinterpréter. Réinterpréter les anathèmes, trouver des sens différents qui désactivent la malédiction pour en faire autre chose.

Me croirez-vous si je vous dis que le premier, dans la trajectoire bimillénaire du christianisme, à s'engager résolument dans cette voie fut... Jean Calvin lui-même ?

Le commentaire qu'il fait de ce passage de la Passion selon Matthieu est fulgurant d'intelligence. Permettez-moi de m'y arrêter une seconde.

D'abord, pas de circonstance atténuante pour Ponce Pilate. Il a beau se laver les mains, ce n'est dit Calvin qu'un geste frivole. La nécessité ne l'excuse pas, il a failli à son devoir, point barre.

Ensuite, ces manifestants surexcités, qui vont jusqu'à s'écrier : Que son sang retombe sur nos têtes et celle de nos enfants, Calvin les tient pour des insensés. L'exaltation leur fait raconter n'importe quoi. Ils délirent, ni plus ni moins. Et l'imprécation qu'ils prononcent est une suprême impiété. Une impiété qui frise le blasphème puisqu'elle foule aux pieds les promesses de Dieu.

Car enfin, ces Juifs-là, comment peuvent-ils imaginer un seul instant que Dieu annulera sa promesse envers eux ? Comment peuvent-ils supposer que Dieu se déjugera, qu'il rompra

son alliance éternelle conclue avec les Patriarches ? Croient-ils donc qu'on renonce à la grâce comme ça, sur un coup de tête ? Même en se rendant complice d'un déni de justice à l'égard de Jésus ?

Calvin conclut : « Dieu ne le permet pas et les exempte de cette damnation universelle ». Ce qui rend leur imprécation nulle et non avenue.

Il reste à lire ce passage de Matthieu comme un exemple de l'incrédulité humaine, que la vérité de Dieu finit toujours par surmonter.

La malédiction est l'expression de notre incrédulité.

Et si toute malédiction par nous prononcée ou écrite n'était finalement que la projection de nos ombres intérieures, de notre déficit de confiance, de notre crainte des autres, de notre angoisse de mourir ?

Et si vendredi saint n'était justement pas un jour maudit, mais au contraire le jour à partir duquel les malédictions sont devenues à jamais impossibles ?

Le Golgotha est une leçon de ténèbres, certes, mais une fructueuse leçon. On lit au livre du Deutéronome que Dieu est celui qui change la malédiction en bénédiction et qu'il le fait par amour. Dans l'obscurité impénétrable de l'intervalle qui sépare la crucifixion du tombeau vide, Dieu change la malédiction de mourir en bénédiction de vie. Véritablement cet intervalle peut être dit sabbatique. Alors que les hommes se reposent de leurs œuvres - mauvaises dans le cas particulier-, la créativité divine prépare en secret le triomphe de la vie.

La croix signifie que le mal est vaincu de façon ultime. A partir de là, il ne peut plus y avoir de malédiction ultime. Cet événement concerne l'univers entier.

L'univers n'est plus soumis à la loi de la mort qui sort de la naissance. Il est soumis à une loi plus haute, à la loi de la vie qui sort de la mort. Tel est le salut universel. Avec le salut universel est venue la fin des anathèmes.

En notre époque de résurgences des ostracismes et des malédictions de toutes sortes – religieuse, ethniques, identitaires, économiques – puissions-nous le comprendre enfin.

Vincent Schmid, mai 2016